

Si une pareille armée venait à périr, elle périssait entière, avec ses officiers, ses généraux, ses aigles ! Quelque jugement qu'on porte sur sa conduite politique, on la proclamera fidèle à sa renommée jusqu'au dernier moment, et la France ne reprendra rang entre les nations, qu'en rassemblant avec soin les débris de ses illustres bandes, ou en créant une autre milice d'après le principe d'organisation de la première.

Un philosophe interpella les docteurs des chrétiens, des juifs et des musulmans, de déclarer quelle doctrine serait la leur s'ils n'étaient pas nés chacun dans le sein d'une religion positive. Tous répondirent : La doctrine de Socrate et de Platon. Leur unanimité conduisit le philosophe à reconnaître la prééminence de la morale naturelle sur les dogmes révélés. Demandez à un Anglais, à un Allemand, à un Russe quels sont les meilleurs soldats du monde, chacun dira : Les nôtres, et ensuite les Français. A nombre égal, et pourvue

de la même quantité de moyens matériels pour agir, il n'est donné à aucune armée de balancer, en campagne, la supériorité d'une armée française composée d'éléments nationaux, et commandée d'après la désignation populaire. D'autres attendent mieux la mort : ils ne vont pas la chercher plus gaiement que nous. Où trouverez-vous ailleurs des soldats que la gloire console du malaise et de la faim, qu'un regard, une parole précipitent dans le danger ? L'Europe a vu la célérité de nos mouvemens de stratégie et de tactique, et elle a été saisie d'épouvante ; car le secret de la guerre est dans les jambes. Mais si les Français marchent vite et long-temps, quoique petits et portant de lourds fardeaux, ce n'est pas seulement parce qu'ils sont bien conformés, et qu'ils mangent beaucoup de pain<sup>1</sup>, c'est qu'ils

<sup>1</sup> Les soldats qui mangent le plus de pain et le moins de viande sont en général plus musculeux et marchent plus vite et plus long-temps que les autres. En établissant une échelle graduée de l'aptitude des différentes ar-

excellent par leur moral <sup>1</sup>. L'esprit et le sentiment les font aller au-delà des forces physiques, à la différence des peuples sans passion et des bêtes de somme, qui, après un temps donné, succombent sous une certaine charge. Que de fois n'avons-nous pas vu nos fantassins, presque engloutis dans les marais et les fondrières, s'encourager à en sortir, en se disant

mées de l'Europe sous ce rapport, on trouverait aux deux bouts opposés le Français qui a besoin en campagne de deux livres de pain par jour et le Hollandais à qui moins d'une demi-livre suffit, s'il peut y joindre un morceau de bœuf et des légumes.

<sup>1</sup> Cette expression, appliquée à une armée, est toute française, et n'a d'équivalent dans aucune autre langue. Le colonel Henri-Auguste Dillon, dans son ouvrage sur les établissemens militaires de l'empire britannique, *A Commentary on the military establishments and defence of the british empire* (tome 1<sup>er</sup>, page 137), dit, en parlant des troupes destinées à protéger l'Angleterre contre l'invasion, qu'elles posséderont ce que les Français appellent *tout le moral d'une armée*; et, pour expliquer sa pensée, il ajoute qu'elles seront animées du courage le plus franc produit par le patriotisme le plus pur.

les uns aux autres les motifs de la marche forcée : motifs que le chef était intéressé à tenir secrets , et que leur perspicacité avait devinés ! Le canon se faisait entendre ; l'ennemi se montrait ; soudain la fatigue était oubliée. On se pressait , on courait ; pour vaincre , nos jeunes soldats étaient toujours frais et reposés <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Un officier-général \* marchait dans la Biscaye et poursuivait un corps de troupes espagnoles qui échappait toujours , parce que ses chefs avaient une parfaite connaissance des montagnes , et parce qu'il était protégé par les habitans. Le général français avait fait marcher les soldats pendant la nuit et pendant toute la journée suivante ; les soldats murmuraient : « Où nous mènera-t-il ? On voit bien qu'il est sur un bon cheval ; il ne sait pas que nous sommes à pied. » Le soleil allait se coucher ; on sort des montagnes , et on arrive au bord de la mer. « Il était temps que le jour et la terre finissent , » disent les vieux soldats en rechignant , sans quoi on nous ferait encore marcher. » Tout-à-coup on aperçoit le corps espagnol ; la fatigue est oubliée. Il y avait plus d'une heure à courir pour l'atteindre. Le général eut plus de peine à arrêter les soldats qu'il n'en avait eu auparavant à les exciter. Courir aux Espagnols , les atteindre , les prendre.... , tout cela fut fait avant la nuit.

\* C'était le général Foy.



Ces qualités brillantes constituent une nation essentiellement belliqueuse. De-là à une nation conquérante, la distance est grande. Attila montrait du doigt à ses Huns les murs du Capitole. Tous s'y précipitaient, attirés par un air doux à respirer, de belles femmes à posséder, et un riche butin à partager. Depuis qu'une civilisation plus avancée a amené des idées plus justes sur les obligations de la milice et sur l'exiguité des droits que confère la victoire, il n'y a plus de parité entre les calamités et les profits du métier. Pour les soldats comme pour les citoyens, la guerre sans fin est contre nature. Aussi, Napoléon seul a voulu conquérir le monde. Pas un Français n'a été son complice. Ses admirateurs les plus passionnés avaient retranché leur ambition bien en dedans du cercle de ses espérances insensées. Hormis quelques jeunes officiers sortis hier des écoles, il n'y avait pas dans l'armée un être pensant qui ne fût pénétré de douleur en voyant, après tant de guerres, entreprendre

encore des guerres nouvelles. Les soldats n'avaient pas à tous les momens le transport au cerveau. Dans le calme, un attrait invincible les rappelait vers la patrie. Ce n'était pas seulement l'enfant de Paris à qui l'abstinence du bivouac faisait regretter l'abondance de la ville natale. Nous entendions sans cesse nos conscrits maudire avec imprécations les riantes vallées de la Lusitanie et cette heureuse Bétique où les anciens ont placé leurs Champs-Elysées, s'y regarder comme en exil, et, par esprit d'opposition, porter aux nues, dans leurs discours, les agrémens pittoresques de la Sologne et la fertilité de la Champagne pouilleuse. Combien, en recevant le coup qui les mutilait, se sont écriés : « Tant mieux, je » reverrai encore mon père et ma mère! » Presque tous les officiers-généraux avaient une femme et des enfans, car l'Empereur encourageait les mariages. Aux obsessions dont on le fatiguait pour obtenir le congé de passer quelque temps en France, il répondait d'ordi-

naire par des refus et des bienfaits. Les refus étaient positifs, les bienfaits se sont trouvés illusoires. Même aux jours de nos prospérités, que servaient les terres et les châteaux à des hommes condamnés à passer les nuits sur la dure, sans autre abri que la voûte du ciel? Et puis ces terres, ces châteaux étaient aux confins de la Pologne, sous la portée du canon des Russes, ou dans les sables du Hanovre, prêts à être revendiqués à la première inconstance de la victoire. Cependant, le peuple, trompé par tout cet appareil de dotations, imaginait injustement que le seul but d'une guerre perpétuelle était d'enrichir ceux qui la faisaient.

APRÈS avoir décrit les habitudes et les inclinations de nos guerriers, nous allons mettre en évidence les rouages de la machine organisée pour combattre. L'armée date, ainsi que nous l'avons dit, de l'amalgame des volontaires nationaux avec les anciennes troupes de ligne. Cette excellente opération fonda notre puis-

sance militaire, et laissa peu à faire à ceux qui vinrent ensuite.

Les officiers-généraux quittèrent les dénominations vagues de lieutenant-général et maréchal de camp pour prendre celles de général de division et de brigade, qui exprimaient avec exactitude l'étendue du commandement de chacun. Les corps d'infanterie, forts de trois bataillons, s'appelèrent demi-brigades, parce qu'on les considérait dans leurs rapports avec la brigade. Napoléon jugea qu'un entier ne devait pas être désigné par une indication fractionnaire. Il rétablit le nom de régiment et il rendit aux chefs celui de colonel.

Les régimens de toute arme étaient distingués entre eux par des nombres. Plusieurs périrent dans les expéditions coloniales qui suivirent la paix d'Amiens. L'Empereur voulut que les numéros restassent vacans. Les corps qu'on créa postérieurement prirent l'ordre de bataille à partir du dernier de leur arme. Par ce moyen l'armée française paraissait aux

étrangers plus nombreuse qu'elle ne l'était réellement.

COMMENÇONS par l'organisation de l'infanterie qu'un écrivain a si bien appelée *cette nation des camps*<sup>1</sup>. Cette expression lui fut sans doute inspirée par les guerres de la révolution, et elle s'applique à notre armée française avec toute justesse.

Le bataillon d'infanterie était de neuf compagnies, y compris celle de grenadiers. Napoléon l'augmenta d'une autre compagnie d'élite, les voltigeurs. Ce fut une idée heureuse que de rehausser dans l'estime publique les hommes de petite taille, qui en général sont les plus intelligens et les plus alertes. Les voltigeurs constituèrent la véritable infanterie légère de France, en ce sens qu'on leur fit faire habituellement le service de tirailleurs. Les régimens dits d'infanterie légère n'en avaient que

<sup>1</sup> *Des Communes et de l'Aristocratie*, par M. de Barante.

le nom , car ils étaient composés , armés , exercés comme le reste de l'infanterie.

Un décret impérial , rendu avant la guerre d'Espagne , réduisit les bataillons à six compagnies et mit cinq bataillons dont un de dépôt dans chaque régiment. Cette coupe du bataillon en six fractions cadrait mal avec l'ordonnance de manœuvres ; elle diminuait la valeur réelle des soldats d'élite à force d'en augmenter le nombre , et les compagnies du centre s'épuisaient à tenir toujours complètes les compagnies de grenadiers et de voltigeurs. Mais Napoléon ne faisait rien d'inutile ; il lui importait d'avoir beaucoup de cadres afin d'y répartir avec plus de facilité les produits de la conscription , et d'instituer plus rapidement les soldats pour la guerre. Un bataillon défait en bataille ou par suite de la campagne , versait dans les bataillons mieux conservés les hommes qui lui restaient. Le cadre , composé seulement des officiers et des sous-officiers , allait en France se remplir de recrues que les levées

avaient amassées ; il y avait un jeu de navette continuel du dépôt à l'armée et de l'armée au dépôt. Le peu d'éclat de ces mouvemens partiels servit souvent à renforcer sans être aperçu tel point des lignes d'occupation, d'où la politique de l'Empereur devait bientôt faire partir l'offensive. Alors les deux premiers bataillons d'un corps servaient dans une armée avec l'aigle et le colonel, et les deux autres bataillons de campagne commandés par le major formaient ailleurs un numéro *bis*. L'Europe s'étonnait d'entendre retentir en même temps les exploits du même régiment sur des théâtres de guerre distans l'un de l'autre de plusieurs centaines de lieues.

Nous ne parlerons pas des formations accidentelles auxquelles ont donné lieu l'universalité et la précipitation des opérations militaires. Elles figurent comme exceptions à la règle ; et les corps hors ligne ont été plus tôt ou plus tard fondus dans les autres.

Les Français, non plus que les Romains, ne dédaignaient pas d'imiter ce qu'il y avait de

bon dans les usages de leurs adversaires. Ainsi ont été introduites chez nous, l'une après l'autre, presque toutes les parties de l'habillement des troupes autrichiennes. Le bivouac a enseigné à connaître le prix de la capotte; une coiffure ronde et solide a remplacé le chapeau à trois cornes dont la forme était si ridicule et la matière si destructible. L'habit a été raccourci, et les revers d'un vain ornement qu'ils étaient sont revenus à leur destination première, de couvrir d'une étoffe double la poitrine et le bas-ventre. Les ligatures qui comprimaient les articulations ont disparu. On a demandé de l'ampleur au pantalon et aux autres pièces du vêtement. Le brodequin n'a pu être naturalisé dans notre infanterie; elle a donné la préférence au soulier et à la guêtre, faisant corps ensemble par le moyen de l'indispensable sous-pied.

L'Empereur avait cédé aux instances qui lui furent faites pour changer la couleur du fond de l'uniforme. On faisait valoir l'éco-





nomie qui résulterait pour l'État d'avoir moins d'indigo à demander aux Anglais. Dans la campagne de 1806 quelques régimens prirent le blanc. Les soldats y montrèrent de la répugnance; ils regrettèrent l'habit sous lequel depuis dix-sept ans ils étaient accoutumés à faire trembler les ennemis. Napoléon ne tarda pas à revenir aux couleurs nationales.

DÈS l'année 1794, dans le temps de l'aver-  
sion la plus effrénée pour les traditions et les  
méthodes anciennes, on vit notre jeune armée,  
commandée par des hommes nouveaux échap-  
pés des études et des comptoirs, défaire la ré-  
putation des vieilles armées et des vieux géné-  
raux. On voulut alors analyser les causes de nos  
succès. Les étrangers en attribuèrent l'honneur  
au feu de l'infanterie légère<sup>1</sup>, parce que les ti-

<sup>1</sup> Le général prussien Bulow écrivait, en 1795, que  
« l'emploi de l'infanterie légère est le dernier perfec-  
tionnement de la guerre, et qu'à la rigueur on pourrait  
désormais se passer d'infanterie de ligne dans les armées. »

railleurs, dont l'emploi était rare et le nom presque inconnu dans les guerres précédentes, étaient multipliés et prodigués dans celles-ci. Les nationaux, au contraire, ne lisant dans les bulletins de la Convention que bataillons en masse, lignes enfoncées, redoutes assaillies au pas de charge, crurent ingénument que les fusils et les canons avaient perdu leur vertu, et que tout s'emportait avec la baïonnette.

Ces deux opinions, diamétralement opposées en apparence, n'étaient ni l'une ni l'autre dépourvues d'un fond de vérité. Encore que les

Voyez l'ouvrage intitulé : *Esprit du Système de guerre moderne*, par un ancien officier prussien; traduit par Tranchant-Lavesne (pages 78 et 87).

On disait aussi en Angleterre que « le continent avait été subjugué par les tirailleurs français, et l'on croyait qu'ils gagnaient les batailles en tuant les uns après les autres les officiers de l'armée ennemie. » C'est ainsi qu'en parle le colonel Robinson dans un écrit intitulé : *A Letter to a general-officer on the establishment of rifle corps in the british army.*

hommes exercés à l'usage des armes à feu furent en plus grand nombre dans les premiers bataillons de volontaires que parmi les conscrits de Napoléon, ni les uns ni les autres ne se distinguaient par la justesse du tir; et on leur a quelquefois reproché avec raison de consommer les munitions inutilement. Mais le genre de combat qui favorisait le plus grand développement des facultés individuelles, était éminemment assorti à l'esprit remuant et au courage d'attaque propre à notre nation. Nous avons presque toujours l'offensive; c'était la conséquence du mouvement de l'opinion patriotique et de la sévérité de ce Comité de salut public qui envoyait à l'échafaud les généraux inactifs comme les généraux battus.

On entamait l'action avec des nuées de tirailleurs à pied et à cheval; lancés suivant une idée générale plutôt que dirigés dans les détails des mouvemens, ils harcelaient l'ennemi, échappaient à ses masses par leur vélocité, et à l'effet de son canon, par leur éparpille-

ment. On les relevait afin que le feu ne languit pas ; on les renforçait pour les rendre plus efficaces.

Il est rare qu'une armée ait ses flancs appuyés d'une manière inexpugnable ; d'ailleurs toutes les positions renferment en elles-mêmes, ou dans l'arrangement des troupes qui les défendent, quelques lacunes qui favorisent l'assaillant. Les tirailleurs s'y précipitaient par inspiration, et l'inspiration ne manquait point dans un pareil temps et avec de pareils soldats. Le défaut de la cuirasse une fois saisi, c'était à qui porterait son effort. L'artillerie volante (on appelait ainsi les pièces servies par des canonniers à cheval) accourait au galop et mitraillait à brûle-pourpoint. Le corps de bataille s'ébranlait dans le sens de l'impulsion indiquée : l'infanterie en colonnes, car elle n'avait pas de feu à faire ; la cavalerie intercalée par régimens ou en escadrons, afin d'être disponible partout et pour tout. Quand la pluie des balles et des boulets de l'ennemi commençait à s'é-

paissir, un officier, un soldat, quelquefois un représentant du peuple entonnait l'hymne de la victoire. Le général mettait sur la pointe de son épée son chapeau surmonté du panache tricolore, pour être vu de loin, et pour servir de ralliement aux braves. Les soldats prenaient le pas de course; ceux des premiers rangs croisaient la baïonnette: les tambours battaient la charge; l'air retentissait des cris mille et mille fois répétés: « En avant!... en avant!... Vive la République!... »

Pour résister aux enfans de la patrie, il eût fallu être aussi passionné qu'eux-mêmes. Nous avions affaire à des armées allemandes, froides, désintéressées dans la querelle, commandées par des généraux sexagénaires. Bientôt nous sûmes, aussi bien que les Prussiens et les Autrichiens, tout ce qui s'apprend, et ils ignoraient complètement ce qui se devine. Rarement leurs lignes se laissaient atteindre. Il suffisait, pour l'acquies de leur conscience, que les ailes fussent tournées ou seulement dépassées: alors,

leurs bataillons si laborieusement alignés se mettaient à la débandade. Les uns jetaient leurs fusils à terre pour fuir plus vite ; les autres, ne répugnant pas à visiter le bon pays de France, aimaient mieux être prisonniers que risquer de se faire tuer<sup>1</sup>. Nos fantassins, hauts de cinq pieds, ramenaient par centaines les colosses d'Allemagne et de Croatie. Nos chasseurs à cheval s'emparaient du canon et des équipages mal attelés. Les fuyards devaient leur salut à la bonne contenance de leur cavalerie alors supérieure à la nôtre ; quelquefois à la disposi-

<sup>1</sup> Les Français ont été humains, miséricordieux envers les prisonniers. Le degré de liberté et de bien-être qu'on leur a accordé contraste avec l'esclavage et le malaise des prisonniers français à l'étranger. Que l'on compare Verdun aux pontons de Plimouth !... Au reste, des mauvais traitemens des étrangers il était résulté un avantage qui s'accordait avec les vues de l'Empereur ; il n'aimait pas qu'on fût prisonnier, les soldats français n'aimaient pas à l'être. La facilité à se rendre prisonniers a été dans la guerre une grande source de maux pour les armées allemandes : tel soldat autrichien a été prisonnier trois ou quatre fois en France.

tion des réserves, plus souvent à la mollesse de nos poursuites, conséquence nécessaire du décousu de nos attaques.

L'habitude de ce genre de succès conduisit nos généraux à croire que déborder l'ennemi, c'était l'avoir vaincu. Le principe admis, il en résultait, comme conséquence nécessaire, qu'on ne pouvait jamais trop s'étendre. Aussi, pendant les campagnes du Rhin, en 1795 et 1796, fit-on la guerre offensive avec des armées partagées en plusieurs divisions, lesquelles opéraient sur plusieurs routes parallèles, à une ou deux marches les unes des autres, et la plupart du temps, sans autre réserve que quelques régimens de cavalerie. Bonaparte vint, et les victoires d'Italie renversèrent un système vicieux. On apprit à son école qu'on devait disséminer les troupes loin de l'ennemi, seulement pour leur procurer des vivres et du repos; mais que toutes les fois qu'on voulait combattre, il fallait marcher assez réunis pour engager simultanément des masses sur les points

où on était résolu de porter le principal effort.

Ce perfectionnement dans l'application des règles de la guerre se lia plus tard à d'importantes considérations morales. Napoléon n'était pas homme à se faire illusion sur les causes de la supériorité de nos armes. Son esprit ne s'arrêtait pas à la surface des choses; il connaissait trop bien le cœur humain, il avait trop bien la conscience de ses propres desseins, pour compter sur la continuité de miracles qu'avait produits l'impulsion républicaine. Le pouvoir absolu allait éteindre l'amour de la patrie; le dévouement devait s'user; les braves et les habiles périraient les premiers: ceux qui viendraient après eux leur seraient inférieurs en énergie et en talens; car la révolution était passée, et des temps réguliers il ne sort pas des hommes extraordinaires. En même temps, il était clair qu'en guerroyant sans relâche, les adversaires, battus aujourd'hui, apprendraient du vainqueur à résister demain. A force de courir le monde, on pourrait rencontrer des



ennemis sur le moral desquels on n'aurait plus de prise. Il fallait donc que Napoléon fit dépendre la victoire de l'emploi calculé des forces, et la France fut obligée de recourir à la fixité des méthodes pour que la fortune restât fidèle à son drapeau.

L'ÉDUCATION des troupes fut refaite dans les stations militaires des côtes de l'Océan, sous les yeux de l'Empereur, et l'esprit militaire subit un changement analogue à la nouvelle direction politique. L'ennemi était assez près pour tenir les soldats en haleine, et pas assez dangereux pour les distraire de leurs occupations. Cet état mélangé de paix et de guerre, si différent de la vie monacale des casernes et de la frivolité des garnisons, produisit des changemens notables dans les mœurs de l'armée. On fit remuer de la terre aux soldats, malgré leur aversion pour ce genre de travail modéré et continu, et on les exerça soir et matin aux évolutions de la tactique. Une louable

émulation se mit parmi les colonels à qui aurait les régimens les mieux tenus et les meilleurs manoeuvriers.

Les officiers-généraux apprirent à mouvoir une brigade, une division, un corps d'armée, au son de la voix et avec la précision familière au chef de bataillon expérimenté qui tient sa troupe dans la main et en fait ce qu'il veut. Ce n'était pas une innovation insignifiante que de mettre dans un contact plus intime les soldats et les chefs appelés à les conduire à la victoire. Le règlement des manoeuvres d'infanterie de 1791 est un modèle de concision et de clarté. Il resta pour les subalternes le livre de la loi; mais les chefs s'accoutumèrent à en varier l'application suivant les besoins de la guerre. C'est ainsi que fut adopté l'usage de faire front et de combattre par le troisième rang comme par le premier. Souvent les mouvemens se faisaient sur deux rangs pour montrer que le troisième n'est qu'une réserve destinée à soutenir et consolider les deux autres. Le carré que les Ara-

bes avaient appris aux Français en Égypte , devint une formation fondamentale. On recommanda le feu successif par rang, comme le meilleur à employer contre la cavalerie , parce qu'il n'a pas les intervalles sans défense du feu de bataillon , et parce qu'il se combine mieux que le feu de file avec les dispositions à l'arme blanche.

Jamais la France n'eut une armée plus formidable. Sans doute les braves qui , dans les trois premières années de la guerre de la liberté, sortirent huit cent mille de dessous terre au cri de la patrie en danger, avaient plus de vertu ; mais les guerriers de 1805 unissaient plus d'expérience à un entraînement presque égal. Tous hommes nouveaux , tous enfans de leurs œuvres , tous étaient les parvenus de la gloire. L'esprit aristocratique des salons n'avait encore gangrené personne. Chacun , suivant son grade , savait mieux qu'en 1794 ce qu'il était chargé de faire. L'armée impériale était plus sagement ordonnée , plus abon-

damment pourvue d'argent, de vêtemens, d'armes et de munitions, que ne l'avaient été les armées de la République. Le même œil l'inspectait, le même bras la maniait, le même esprit la dirigeait, et c'était l'œil, le bras, l'esprit du grand général et du maître.

NAPOLÉON ne voulait qu'une seule infanterie, parce que la même est bonne à tout : c'est l'opposé pour la cavalerie. On a besoin d'armes, d'équipemens, de chevaux différens, suivant les différens usages qu'on veut en faire. Il s'appliqua à rendre plus distinctes les nuances de ce service. La grosse cavalerie fut réduite à la quantité indispensable pour son emploi, borné aux batailles rangées. Elle eut des cuirasses. On s'étonne depuis long-temps de ce que les souverains ne donnent pas quelques pièces de l'armure défensive à tous les soldats qui combattent à cheval.

Les dragons, production amphibie d'un siècle où le feu n'était pas encore perfectionné,

furent presque désorganisés pour l'expédition d'Angleterre : on en démonta une partie ; ce qui procura, au lieu de bons cavaliers, une légère augmentation d'infanterie médiocre et coûteuse. Remis à cheval, ils ont fourni à eux seuls presque tout le service de la cavalerie dans la guerre de Portugal et d'Espagne. Dans les dernières années du gouvernement impérial, plusieurs régimens de dragons furent convertis en lanciers. Montécuculli appelle la lance la reine des armes blanches ; elle est en effet la plus meurtrière entre les mains du cavalier, parce que c'est celle qui atteint le plus loin.

Les chasseurs à cheval et les hussards, qui n'en diffèrent que par quelques modifications dans l'uniforme, ont été les plus faciles à monter, à recruter et à dresser. Ils ont aussi rendu le plus de services à la guerre. Napoléon en augmenta le nombre. L'armée de ligne avait en 1807 deux régimens de carabiniers, douze de cuirassiers, trente de dragons, vingt-quatre

de chasseurs, dix de hussards , en tout soixante-dix-huit cadres de cavalerie.

Les troupes à cheval conservèrent plus longtemps que les troupes à pied la physionomie monarchique. La révolution leur fit moins de bien. Pendant les premières campagnes, nous avions peine à lutter contre les cuirassiers allemands, les dragons wallons et les hussards hongrois. Nous présentions rarement de gros corps de cavalerie sur le terrain, et quand nous le faisons, c'était le plus souvent à notre désavantage.

Napoléon fit peu de changemens au régime intérieur des troupes à cheval. Les vicissitudes de la guerre le contraignirent souvent à former à la hâte, avec des hommes et des chevaux neufs, des escadrons et des régimens provisoires. Cependant la cavalerie n'est pas si facile à improviser que l'infanterie. Comme on cultive avec des bœufs la plus grande partie de notre sol, les Français ne naissent pas cavaliers, et ils ont peine, à cause de leur

vivacité inquiète, de s'identifier avec le cheval.

D'après ces vices organiques, on devait craindre que la cavalerie n'allât en déclinant. Le contraire est arrivé. Voici pourquoi : La conquête avait rendu les remontes plus faciles, et procurait de plus belles races de chevaux. Les troupes à cheval éprouvaient moins de pertes que les troupes à pied, et les anciens cadres auxquels on ramenait toujours les organisations provisoires restaient plus riches en vieux soldats. Les jeunes gens de famille, qui ont tant de peine à se faire à la vie austère du fantassin, fournirent en peu de temps des hommes de cheval lestes, ardens et bien montés. Mais ceci est insuffisant pour expliquer l'essor inespéré de notre cavalerie. La cause principale fut dans le système adopté par Napoléon pour la conduite de cette arme à la guerre.

Avant son règne, quelques régimens de cavalerie pesante servaient de réserve à chaque armée. Le reste était éparpillé dans les divisions d'infanterie. L'Empereur constitua en

brigades et en divisions non-seulement les cuirassiers et les dragons, mais encore les chasseurs et les hussards. Bien plus, il a réuni plusieurs divisions ensemble pour en composer des masses plus fortes, qui ont reçu le nom bizarre de *corps d'armée de cavalerie*. Cet arrangement a fait perdre des à-propos audacieux et décisifs. Il est même arrivé que trois mille chevaux réunis n'ont pas fait ce qu'on aurait obtenu avec trois cents, parce que le chef a voulu garder ses trois mille chevaux ensemble pour le moment et le terrain qui permettraient de les mettre en action tous à la fois. La rivalité des deux armes les a quelquefois empêchées de s'entr'aider. Les bataillons dépourvus d'éclaireurs ont marché à l'aveugle, et des efforts ont été sans résultat, faute de quelques pelotons d'hommes à cheval à lancer sur l'ennemi en déroute.

En compensation de ces inconvéniens, dont la plupart disparaîtraient devant l'application moins exclusive de ce système, se sont



présentés des avantages considérables. La cavalerie a été mieux conservée, parce que dans les marches et les cantonnemens on ne l'a plus asservie au pas, aux haltes, aux habitudes de l'infanterie. Plus instruite et plus florissante, elle a été plus terrible à nos adversaires. On ne s'est pas contenté, comme autrefois, de l'employer à compléter la victoire. Elle est entrée en lice contre les masses non entamées d'infanterie et de cavalerie, et son élan a quelquefois décidé le gain des batailles<sup>1</sup>.

Les officiers de cavalerie de la trempe des Ney<sup>2</sup> et des Richepanse étaient clair-semés

<sup>1</sup> Les trois quarts des chevaux de France ont été gelés en Russie. Rétablie après ce désastre, notre cavalerie s'est surpassée elle-même; et plus tard, dans une campagne de trois jours tristement mémorable, elle a maltraité la cavalerie des Prussiens et écrasé celle des Anglais.

<sup>2</sup> Dès le commencement de la guerre et avant d'avoir couru une carrière plus vaste, Ney passait pour un des premiers officiers de cavalerie de France.

dans les armées de la République. Nous avons vu à la fois à la tête des escadrons impériaux les Murat , les Lassalle , les Kellermann , les Montbrun , et d'autres hommes habiles dans l'art de lancer et de régulariser les vastes ouragans de la cavalerie , *procella equestris* , suivant la belle expression de l'Écriture. Après les qualités nécessaires au commandant en chef , le talent de guerre le plus sublime est celui du général de cavalerie. Eussiez-vous un coup-d'œil plus rapide et un éclat de détermination plus soudain que le coursier emporté au galop , ce n'est rien , si vous n'y joignez la vigueur de la jeunesse , de bons yeux , une voix retentissante , l'adresse d'un athlète et l'agilité d'un centaure. Avant tout , il faudra que le ciel vous ait départi avec prodigalité cette faculté précieuse qu'aucune ne remplace , et dont il est plus avare qu'on ne le croit communément , la bravoure.

LE corps royal d'artillerie de France passait

pour le premier de l'Europe. C'est dans le régiment de Lafère, le premier de cette arme, que Bonaparte commença sa carrière militaire. Les canonniers se livrèrent avec chaleur au mouvement de la révolution, mais la discipline ne souffrit guère attendu qu'il y avait parmi eux un grand fonds de raison et de patriotisme. Aussi l'artillerie eut elle-une part active à la défense du territoire et aux essais offensifs des armées de 1792 et 1793. On menait alors beaucoup de canons en bataille. Le calibre de quatre était attaché aux bataillons d'infanterie. Les obusiers, le huit et le douze, et même le seize particulièrement affecté au siège, formaient alors des batteries de six à douze bouches à feu, dites batteries de position. On avait récemment emprunté des Prussiens, pour le service de campagne, un perfectionnement analogue à l'impétuosité française. Il consistait à mettre à cheval un certain nombre de canonniers qui, par ce moyen, arrivaient sur le terrain en même temps que les pièces les mieux